

« Rien n'est neutre »

Patrick Duquesne
mars 2002

Théâtre-Action de 1996 à 2006

*Tout système de domination, pour être
accepté durablement par ceux sur qui il s'exerce,
doit se revêtir du voile trompeur des mots*
Han-Fei-Tse
(environ 200 ans AC)

*Le texte que nous ne résistons pas au plaisir de reproduire ci-dessous est extrait d'un dialogue entre l'auteur et Giovanni Orlandi¹, paru sous le titre général « Le fond et la forme » dans Théâtre-Action 85-95, où son correspondant de la Compagnie du Campus et co-réalisateur de nombreuses créations autonomes de théâtre-action² avait développé une des métaphores dont il a le secret autour des *Pompom Girls*. D'une certaine manière, il répond d'avance (en mars 1995) au texte d'Edward Little (avril 2006) notamment quant au danger des visions consensuelles communautaristes.*

Salut Giovanni,

Par hasard, j'ai lu ta première mouture sur le sujet de la forme et du fond. On est sur la même longueur d'onde.

J'aime beaucoup, dans ton texte, le développement autour des *Pompom Girls*, surtout lorsque tu défies quiconque d'affirmer que leur activité créative est vide de contenu. C'est effectivement, précisément quand le pouvoir prétend ne pas défendre un contenu... que le contenu qui s'y trouve est le plus pervers. C'est le cas de tous ces discours affirmant « une expression artistique non politique, innocente, ayant pour but de distraire les gens et leur faire oublier leurs problèmes »... Mais voilà, le problème c'est précisément de leur faire oublier le monde dans lequel ils vivent! Ce type de démarche, qui prétend refuser le social ou le contenu, est une démarche qui s'apparente à la religion: « Vous serez heureux... dans un autre monde, une autre fois, dans une autre vie... ne pensez plus à cela et chantons (n'importe quoi) ensemble ».

Le théâtre véhicule la contradiction

Bref, *rien n'est neutre*. Se taire (ou créer pour créer, ce qui revient au même) pendant que d'autres crient est aussi efficace pour la reproduction de ce monde que la revendication ouverte de sa conservation tel qu'il est.

Pour la question du fond et de la forme, voici comment je vois la question, ou plutôt comment je prolonge la façon dont tu la poses dans ton texte, surtout dans le fait de refuser de séparer forme et contenu.

Le théâtre n'échappe pas aux contradictions de la société: il les véhicule. Le théâtre peut être un moyen d'expression de la révolte contre ce monde et supporter un projet visant à sa transformation, mais il peut aussi servir à conserver les bases du système en place.

Ce qu'on constate lorsqu'on donne quelque perspective temporelle à la vie du théâtre, c'est qu'il subit les courants sociaux qui traversent la société. Prenons la période de paix sociale actuelle. Traditionnellement, une telle période se caractérise par l'idéologie selon laquelle le monde est basé sur l'égalité de tous avec

1 Comédien-animateur en scène, membre permanent du collectif de la Compagnie du Campus.

2 Dont « *Nous sommes momentanément absents* » et « *Le choc* » dans leur version française et italienne.

tous. Chacun chez soi, chacun pour soi. Plus de classes sociales. Rien que des hommes avec tel métier, ou défavorisés, ou au chômage, ou ayant réussi, ou des femmes, ou des citoyens, ou même des riches et des pauvres, mais pas de prolétaires, pas de bourgeois et, surtout, pas de projets marqués derrière ces classes. Cette réalité sans lutte et sans contradiction sociale traverse évidemment l'expression théâtrale.

Ainsi, parler de social au théâtre, c'est normal, il faut plaindre ceux qui sont « exclus », « défavorisés » (tous ces euphémismes pour parler d'une classe sociale!)... mais tu seras traité du dernier des ringards si tu t'acharnes à vouloir polariser la société autour de projets définissant la lutte entre les classes.

Tu peux citer Brecht, Piscatore ou Julian Beck comme on admire une relique culturelle, mais si tu t'obstines à y trouver des éléments vivants, confirmant la nécessité d'un combat social actuel, là vraiment, on te traitera d'adolescent attardé ou de soixante-huitard ou de dinosaure ou de je ne sais quoi d'autre. C'est typique d'une période où domine la conservation.

Par contre, quand la révolution revient, quand la crise mène à ce que de plus en plus d'hommes situent leurs désirs au-delà de l'aumône que représente un salaire en rapport avec ce qui nous est volé (la vraie vie), alors tout à coup, tu vois les classes et les projets réapparaître : partout on remet en question tout, on discute de tout.

On regarde vers le passé pour comprendre les erreurs qui furent commises lors d'autres tentatives de mettre en place un type de projet radicalement différent de celui basé sur l'argent et la course au profit. Et on voit des discussions dans les écoles, dans les usines, on voit des familles se remettre en question, on voit les femmes qui refusent leur condition de ménagère, des soldats qui rejettent l'armée, des couples qui revendiquent leur amour sans exclusion d'autres amours, des adolescents contestant l'autorité, des staliniens refusant de continuer à suivre docilement leurs petits chefs, des curé déchirant leur bure... et même des *Pompom Girls* rejeter leurs tenues en dénonçant la femme objet.

Le théâtre est un lieu de remise en question

Comment donc le théâtre échapperait-il à tout cela? Tout à coup, ce qu'on voit c'est que le théâtre est aussi un lieu de remise en question; des troupes de théâtre entrent en crise et se séparent parce que certains veulent suivre ce mouvement général, et d'autres préfèrent leur confort personnel; on voit non seulement le contenu déborder de toute forme, mais on voit la forme elle-même se transformer en contenu.

Par exemple, la forme acteurs d'un côté et spectateurs de l'autre est elle-même remise en question : les spectateurs veulent être acteurs... et les acteurs ne veulent plus rester seuls sur scène, ils veulent vivre le grand théâtre qu'est la vie et sortir du ghetto/exutoire que constitue la petite prison qu'est ce plateau où l'on peut tout faire et tout dire, du moment qu'on reste sur scène. C'est bien, comme tu l'évoques, toute la question du rapport au public qui est en jeu.

Quand la société est bloquée, qu'il n'y a rien à l'horizon, tu as beau tenir un discours très radical sur scène, c'est la forme qui s'imposera: les spectateurs feront de remarques sur le jeu scénique, sur la mise en scène, sur le décor,... mais ils ne s'attacheront pas à ce qui est dit, à ce qui est communiqué. Ça leur passera au-dessus de la tête parce qu'ils ne viennent pas au théâtre pour changer leur vie, mais pour y échapper quelques heures. Tant que la vie réelle ne devient pas le théâtre d'une lutte pour refuser ce qui nous détruit quotidiennement, le théâtre ne servira que de passe-temps plus ou moins intelligent, de loisir, d'exutoire, mais pas de levier pour changer le monde.

Et même le fait de donner la parole aux exclus est plutôt regardé avec commisération, ou étonnement du style « Incroyable que ces personnes-là aient pu réaliser quelque chose comme ça ». On ne comprend pas le théâtre des défavorisés comme un appel à révolutionner leur situation, mais plutôt comme une façon de vouloir s'intégrer (ce qui explique d'ailleurs partiellement le soutien que de généreux mécènes peuvent apporter à ce type de démarche).

Théâtre, artifice et réalité

Par contre, quand la société tremble sur ses bases, alors comme toutes les autres sphères et lieux d'expression, le théâtre est considéré d'abord pour ses prises de position dans le grand débat qui s'empare de la société. Même un cabaret d'amusement sera vécu comme une agression, en ce qu'il se situe dans un champ où l'on prétend ne pas participer aux affrontements qui ont lieu (Cf. le film *Cabaret* avec Liza Minelli). *Une pièce de théâtre neutre n'existe plus*. Et des pièces qui n'ont apparemment rien de politique se

regardent tout à coup avec les yeux de la remis en question de l'ordre établi. Il en est ainsi des pièces à double sens de la Pologne de Jaruzelski ou de *La muette de Portici*, lue à Bruxelles comme un appel à descendre dans la rue.

Bref, à ce moment-là, c'est le contenu qui déborde de toute forme, c'est-à-dire que les spectateurs cherchent à retrouver dans la pièce un prolongement, une participation aux grandes questions qui traversent leur existence dans la vie réelle. En fait, la lutte sociale tire le théâtre du monde des artifices et le ramène au monde réel. Et comme je l'ai dit plus haut, la forme théâtrale elle-même est chargée de contenu: on prône l'agit-prop, le happening, le théâtre à participation... et non plus le silence des salles où le spectateur est d'abord « *quelqu'un qui pourrait déranger Monsieur l'artiste* »...

A bientôt.